



*FONDATION PRINCE PIERRE
DE MONACO*

Palmarès 2010

Le Palmarès 2010 de la Fondation Prince Pierre a été proclamé :

- **Lauréat du Prix Littéraire**

Dominique BONA, pour l'ensemble de son œuvre à l'occasion de la parution de *Clara Malraux*, Grasset, janvier 2010

- **Lauréat de la Bourse de la Découverte**

Fabio VISCOGLIOSI, *Je suis pour tout ce qui aide à traverser la nuit*, Stock, janvier 2010

- **Coup de Cœur des Lycéens**

Anne ICART, *Les lits en diagonale*, Robert Laffont, août 2009

- **Lauréat du Prix de Composition Musicale**

Unsuk CHIN, pour son œuvre *Gougalon* – Scènes de théâtre de rue pour ensemble

- **Lauréat du Prix International d'Art Contemporain**

Guido VAN DER WERVE, pour son œuvre *Nummer Twaalf*, 2009.

Prix Littéraire

Dominique BONA

Née en 1953, à Perpignan, d'une famille catalane, Dominique Bona est la fille d'Arthur Conte, écrivain et homme politique. Agrégée de Lettres modernes, elle a travaillé comme assistante à *France Culture* et *France Inter* de 1976 à 1980 avant de devenir journaliste et critique littéraire au *Quotidien de Paris* (1980-1985) puis au *Figaro littéraire* depuis 1985.

* * *

Dominique Bona entre en littérature avec les romans *Les heures volées* (1981) et *Argentina* (1984) avant de se tourner vers la biographie qui constituera la plus grande partie de son œuvre : *Romain Gary* (1987), *Les Yeux noirs ou "les vies extraordinaires des sœurs Hérédia"* (1989).

En 1992, elle publie *Malika* (Prix Interallié), l'histoire d'une jeune et attirante Marocaine, d'origine berbère, qui pénètre dans le petit univers futile et snob d'une famille en vacances à Saint-Tropez, avant de consacrer une biographie à *Gala* (1994, Prix Méditerranée) et à *Stefan Zweig, l'ami blessé* (1996).

En 1998, elle reçoit le Prix Renaudot pour *Le manuscrit de Port-Ebène*, le journal d'une jeune fille issue de la noblesse vendéenne, qui livre sa révolution personnelle, organisée en Haïti entre 1789 et 1793. En 2000, Dominique Bona est récompensée par la Bourse Goncourt de la biographie pour *Berthe Morisot, le secret de la femme en noir*, où elle rend hommage à la seule femme du groupe des impressionnistes.

Avec *Il n'y a qu'un amour* (2003), elle offre une biographie d'André Maurois à la fois fouillée et inspirée. « Elle a choisi pour cela de s'intéresser aux trois femmes qui ont tenu, dans la vie de Maurois, des rôles dissemblables, mais pareillement essentiels. [...] Chacune tient à son côté une place différente. Mais toutes les trois fournissent à son œuvre romanesque le principal de sa substance. Dominique Bona se livre ici à une lecture croisée de l'existence chahutée de l'écrivain et des livres qui en ont résulté. » (Jean-Claude Lebrun, *L'Humanité*, 24 juillet 2003)

Dans *La Ville d'Hiver* (2005), voyage initiatique vers des contrées insaisissables et dangereuses, la romancière s'interroge : *Comment réapprendre à aimer ?*

En 2006, Dominique Bona publie *Camille et Paul, la passion Claudel*, où elle réunit, pour la première fois, les destins passionnés des Claudel, frère et sœur.

Poursuivant son travail de biographe, elle livre *Clara Malraux* (Grasset, janvier 2010) dans lequel elle « brosse un beau portrait croisé du couple détonant que formèrent André et Clara Malraux... Clara aime cet homme complexe, le comprend, le subit, s'en agace. Il est brillant, fantasque, égoïste. Elle est plus sobre, plus austère, plus profonde à certains égards que le flamboyant Prix Goncourt 1936. [...] L'auteur d'*Il n'y a qu'un amour* et de *Camille et Paul*, qui a connu Clara, a écrit l'histoire de ce couple de légende en les plaçant face à face comme deux miroirs qui se réfléchiraient à l'infini, tout en s'éloignant. Au contact de Clara, André s'éclaire d'une

lumière singulière, plus conforme à la réalité.» (Etienne de Montety, *Le Figaro*, 14 janvier 2010)

Dominique Bona a publié, en mai 2010, *Stefan Zweig*.

Bourse de la Découverte

Fabio VISCOGLIOSI, *Je suis pour tout ce qui aide à traverser la nuit*, Stock, janvier 2010

Né en 1965 de parents italiens, Fabio Viscogliosi vit en France. Il est musicien et dessinateur.

« *Je suis pour tout ce qui aide à traverser la nuit* est un récit à multiples facettes, un kaléidoscope qui, par petites touches, dresse le portrait d'un homme de quarante ans vivant en France, fils d'immigrés italiens, enfant du rock tout autant que de Magritte ou de Laurel et Hardy. Dans le grand catalogue sensible qu'est son récit – une suite de textes aux titres intrigants –, Fabio Viscogliosi convoque avec tendresse ceux avec qui il dialogue depuis toujours et lui permettent d'interroger le monde : saviez-vous que Picasso admirait la fragilité des chauves-souris ? Que Buster Keaton portait des chaussures bien plus grandes que ses pieds ? Que Georges Simenon rêvait d'une belle urne rouge vif pour accueillir ses cendres ? Franck Sinatra, Bob Dylan, Alfred Hitchcock ou Eddie Cochran...autant d'hommes illustres qui s'invitent également dans l'univers de l'auteur, ne faisant que passer mais déposant l'épaisseur de leurs mystères ou la singularité de leurs pratiques et de leurs questionnements. [...]

Questionnement sur l'absurde, la force du lien, la nature du bonheur, le récit de Fabio Viscogliosi est fait des petites choses du quotidien, d'infimes détails révélateurs, montrant toujours l'envers du décor. Et c'est ainsi que le lecteur prend une place centrale dans ce texte, parce que *Je suis pour tout ce qui aide à traverser la nuit* parle de lui, avec des mots justes et un style délicat emprunt de pudeur, de sa propre traversée, de ses jours et de sa nuit. » (Présentation de l'éditeur)

Coup de Cœur des Lycéens

Anne ICART, *Les lits en diagonale*, Robert Laffont, août 2009

Ariégeoise de cœur mais Parisienne depuis toujours, Anne Icart est née en 1968. Elle exerce la profession de rédactrice juridique.

Il a cinq ans de plus qu'elle, ils dorment dans la même chambre, leurs lits en diagonale, et il est son grand frère adoré, son héros. Anne a à peine sept ans - " l'âge de raison " - quand sa mère lui dit que Philippe est malade, et qu'il ne guérira

pas. Elle ne comprend pas tout, elle est trop petite, mais elle reçoit l'essentiel, de plein fouet : elle comprend qu'il faudra toujours veiller sur lui. Ne jamais le laisser seul. L'aimer plus fort que les autres. De ce jour, elle va grandir le cœur accroché à son frère, " son héros aux ailes brisées ", handicapé mental à cause d'une césarienne faite trop tard lors de sa naissance. Comme des instantanés ultrasensibles de leurs vies, les souvenirs affluent, mêlant passé et présent, parfois cruels et douloureux, le plus souvent tendres et joyeux, voire cocasses. Et avec eux des sentiments extrêmement forts, le désir sauvage de protéger, la honte, le remords, la rage impuissante, la culpabilité, la peur, la difficulté à construire sa vie à soi, à aimer d'autres hommes - mais surtout l'amour, cet amour plus fort que les autres. " Personne ne peut imaginer comme je suis nouée à toi ; même pas moi " : c'est ce qu'elle raconte ici, de leur enfance dans les années 1970 à aujourd'hui où " tout va bien ", parce que le regret de ce qui aurait pu être a laissé la place à l'acceptation de ce qui est vraiment. Portée par une écriture lumineuse, l'émotion vous prend dès les premières pages et vous mène d'une traite jusqu'à la dernière ligne de ce récit aussi fort que bref : c'est rare. (Présentation de l'éditeur)

Prix de Composition Musicale

Unsuk CHIN (Seoul - Corée, 1961)

Unsuk Chin s'initie très jeune au piano et à la théorie musicale. Elle entre ensuite à l'Université nationale de Séoul où elle suit des cours de composition avec Sukhi Kang jusqu'en 1985. Elle se produit comme pianiste aux Pan Music Festivals.

Sa composition *Gestalten* est retenue pour les journées mondiales de la musique de la Société internationale de musique contemporaine au Canada en 1984 et pour la Tribune internationale des compositeurs de l'Unesco à Paris. Une bourse du DAAD lui permet de suivre des cours avec György Ligeti à l'académie de musique de Hambourg de 1985 à 1988. Depuis 1988, elle vit à Berlin et travaille au studio électronique de l'Université Technique.

Ses pièces sont jouées dans de nombreux festivals et cycles de concerts principalement en Angleterre, en France, en Corée du Sud, en Finlande et récemment en Scandinavie. Son œuvre la plus jouée, *Akrostichon-Wortspiel* (1991), a été programmée dans quinze pays et interprétée par de grands ensembles comme l'Ensemble Modern, le Birmingham Contemporary Music Group, le Nieuw Ensemble, l'Ensemble Askó, l'Ensemble Ictus, l'Orchestre philharmonique de Los Angeles et l'Orchestre Philharmonia.

Elle est compositrice en résidence pour l'Orchestre symphonique de Berlin en 2001/2002 et reçoit une commande pour son *Concerto pour violon*, créé en janvier 2002 à la Philharmonie de Berlin par Viviane Hagner, sous la direction de Kent Nagano.

Parmi ses œuvres principales, notons également *Fantaisie mécanique* et *Xi*, commandes de l'Ensemble intercontemporain, *ParaMetaString*, commande du

Kronos Quartet, un *Concerto pour piano* écrit pour Rolf Hind, *Miroirs des temps*, commande de la BBC pour l'Ensemble Hilliard et l'orchestre philharmonique de Londres, *Kalá*, co-commande par les orchestres symphoniques de la Radio danoise, de Gothenburg et d'Oslo.

Unsub Chin obtient de nombreux prix ; en 1985, le grand prix du concours international Gaudeamus (Amsterdam) pour son œuvre *Spektra* ; en 1993 et le premier prix du concours pour les œuvres pour orchestre en commémoration du cinquantième du gouvernement de Tokyo pour *Santika Ekataka*. En 2004/2005, elle compose *Cantatrix Sopranica*, commandée par le London Sinfonietta, le Los Angeles Philharmonic New Music Group, le Festival St Pölten (Autriche), l'Ensemble intercontemporain et Musikfabrik. Elle est compositrice en résidence pour l'orchestre philharmonique de Séoul de 2006 à 2008. *Alice au Pays des Merveilles*, un opéra inspiré du livre de Lewis Carroll a été créé à l'Opéra de Bavière à Munich en juin 2007 et sur une série d'Études pour piano. Les œuvres de Unsub Chin sont publiées exclusivement chez Boosey & Hawkes.

© Ircam-Centre Pompidou, 2008

Gougalon

Scènes de théâtre de rue
Pour ensemble

14'

Editions Boosey & Hawkes

CREATION

9 octobre 2009, Berlin – Allemagne. Konzerthaus, Großer Saal, par l'ensemble Modern, direction : Johannes Kalitzke.

NOTICE

- I. *Prologue – Ouverture dramatique du rideau*
- II. *Lamentation du Chanteur chauve*
- III. *La diseuse de bonne aventure au dentier*
- IV. *Dance autour des cabanes*

Le titre provient du *Vieil Haut allemand* signifiant : embobeliner ; faire des mouvements ridicules; tromper quelqu'un au moyen de la magie ; dire la bonne aventure.

Le titre se réfère à un moment Proustien que j'ai éprouvé – de façon totalement inattendue - pendant mon premier séjour en Chine en 2008 et 2009 durant lequel j'ai visité - entre autres - Hong-Kong et Guangzhou.

L'atmosphère des vieilles et pauvres habitations avec leurs allées étroites, sinueuses, ses vendeurs alimentaires ambulants et ses marchés – le tout proche des écrans vidéo géants, des constructions ultramodernes et scintillantes des centres commerciaux – ont fait ressurgir à l'esprit des expériences d'enfance longtemps

oubliées.

Cela m'a beaucoup rappelé Le Séoul des années 1960, la période après la Guerre de Corée et avant la modernisation radicale. Des conditions qui n'existent plus aujourd'hui en Corée du Sud. J'ai le souvenir particulier d'une troupe d'artistes que j'ai vue plusieurs fois en banlieue de Séoul.

Ces musiciens amateurs et acteurs voyageaient de village en village pour imposer l'auto-médication - qui au mieux était inefficace. Pour séduire les villageois, ils se mettaient en scène en chantant, dansant et faisant des cascades diverses.

Je me rappelle encore que les intrigues avaient presque toujours un rapport avec l'amour non récompensé et que l'héroïne finissait inévitablement par se suicider.

Tout cela faisait preuve d'amateurisme et était kitsch, cependant cela a réveillé des émotions incroyables parmi les spectateurs : c'est à peine surprenant, considérant que c'était pratiquement le seul divertissement dans une vie quotidienne marquée par la pauvreté et des structures répressives. Les jeux électroniques et les jouets (pour ne pas mentionner l'art tout court) étaient bien sûr inconnus.

Donc, le village entier était présent pour ce "grand événement," une circonstance dont d'autres ont aussi désiré profiter : diseuses de bonne aventure, charlatans et colporteurs de voyage. Parmi ceux-là, on trouvait des négociants de perruque auprès de qui les jeunes filles pouvaient gagner de l'argent pour leur famille en sacrifiant leurs nattes.

Gougalon ne se réfère pas directement à la dilettante et minable musique de ce théâtre de rue. Les mémoires décrites ci-dessus fournissent simplement un cadre, de même que les titres des mouvements qui n'ont pas de rôle explicatif.

Cette oeuvre a pour objet "une musique folklorique imaginaire" qui est stylisée, cassée en elle et primitive seulement en apparence.

Un suk Chin (traduit de l'anglais)

XLIVE Prix International d'Art Contemporain

Guido van der Werve,
pour son oeuvre *Nummer Twaalf*, 2009

Guido van der Werve est né le 7 avril 1977 à Papendrecht, aux Pays-Bas. Enfant, il apprend le piano classique. Après un cursus au conservatoire de Rotterdam, puis des études de design industriel, d'archéologie classique et de russe, il s'inscrit à l'Académie Gerrit Rietveld en section « arts audiovisuels ». Il est en résidence à la Rijksakademie van Beeldende Kunsten en 2006/2007, puis auprès de l'International Studio & Curatorial Program (New York) en 2008. Nominé pour le Prix de Rome néerlandais en 2005, il obtient en 2008 une bourse de la Foundation for Contemporary Arts de New York.

Guido van der Werve fait ses débuts en tant qu'artiste performer. Ne souhaitant toutefois pas réaliser ses performances en direct, il les enregistre. C'est en réalisant ces captations qu'il commence à s'intéresser au cinéma et à la prise de vue. Les performances constituent le cœur de sa série de films numérotés, mais Guido van der Werve y ajoute des éléments récurrents : musique, textes et scènes d'ambiance. Il travaille à partir de longs plans descriptifs et se refuse à faire appel à des acteurs professionnels. Depuis 2007, il compose ses propres bandes son. De formation musicale, il s'efforce de donner à ses créations dans le domaine des arts visuels l'immédiateté de la musique.

Les œuvres de Guido van der Werve ont été largement exposées dans le cadre d'expositions tant monographiques que collectives, notamment à la Tate Modern de Londres, à la fondation De Appel à Amsterdam, au Stedelijk Museum Bureau d'Amsterdam, au musée De Hallen à Haarlem, au MoMa de New York, au Centro Andaluz de Arte Contemporáneo de Séville, à la Galeria Vermelho à São Paulo, au Centre national d'art contemporain de Moscou, au musée Ludwig à Cologne, à la biennale Manifesta 7, à la Triennale de Turin 2008, à la Hayward Gallery à Londres, à la Royal Academy de Londres, à la Kunsthalle de Bâle ainsi qu'au musée Hirshhorn à Washington.

A Paris, son travail a été vu en particulier à l'Institut Néerlandais, à l'automne 2009, lors de son exposition *Minor Pieces*.

Nummer Twaalf, 2009
Variations sur un thème
Le gambit du roi accepté,
le nombre d'étoiles dans le ciel
et pourquoi il est impossible d'accorder un piano.

Nummer Twaalf est une installation cinématographique de 45 minutes structurée en triptyque, autour d'une partie d'échecs. Chaque volet du triptyque constitue une variation sur le thème de l'éphémère par opposition au perpétuel. Selon moi, la face éphémère du perpétuel est la mélancolie.

Chacune des scènes a pour point de départ un problème insoluble (ou qui prendrait une éternité à résoudre) inscrit dans un champ noir et blanc : les touches d'un piano, un jeu d'échec et les étoiles dans le ciel. L'insolubilité du problème, et par là même, son infinitude, sont présentées en contraste avec le caractère éphémère de l'environnement dans lequel se déroule le film : dans la première scène, il s'agit de joueurs d'échecs âgés, dont la vie touche à sa fin ; dans la deuxième, du volcan en activité mont Saint Helens ; dans la troisième, de la faille active de San Andreas.

Chaque volet du triptyque est mis en corrélation avec l'une des phases d'une partie d'échecs : ouverture, milieu de partie et finale. La partie jouée pendant le film, et qui constitue son fondement, est une nouvelle variante du gambit du roi accepté, spécialement élaborée pour les besoins de l'œuvre. Pour la mettre au point, j'ai travaillé tout au long de l'année 2008 avec le grand maître Leonid Youdassine. La première scène du film présente l'ouverture de la partie. Dans les deux autres scènes, les mouvements des pièces sont montrés à travers leur notation, qui s'affiche en blanc dans le coin inférieur droit de l'écran.

La bande originale joue un rôle important dans le film. Il s'agit d'une création originale pour piano et cordes que j'ai composée sur la base de la partie d'échecs précédemment décrite. Pour ce faire, j'ai conçu un nouvel instrument, le piano à échecs, un échiquier doublé d'un piano mécanique. Les cases du plateau s'enfoncent comme les touches d'un piano, et déclenchent le mécanisme permettant aux marteaux d'aller frapper les cordes. Ce piano à échecs est accordé en fonction de la notation propre aux échecs, soit les lettres a b c d e f g a (et non h) figurant sous la première rangée de l'échiquier. Ces lettres correspondent aux noms des notes (la, si, do, ré, mi, fa, sol, la) dans la notation anglo-saxonne de la gamme de la mineur, et le piano est accordé dans cette tonalité. J'ai consacré plus d'un an à la mise au point de ce piano à échecs.

La première partie du film (ouverture) évoque le nombre de parties différentes possibles aux échecs, un nombre qui frôle l'infini (10^{40}). La scène est tournée au Marshall Chess Club de New York, l'un des plus anciens clubs d'échecs des États-Unis, qui compte parmi ses membres illustres Marcel Duchamp et Bobby Fischer. En préambule à cette scène, une voix off introduit le problème du calcul du nombre de coups d'échecs possibles ; elle est filmée depuis une petite pièce noir et blanc.

La scène en tant que telle constitue la séquence d'ouverture du film et permet de présenter le piano à échecs. On m'y voit jouer les neuf premiers coups de la partie face au grand maître Leonid Youdassine ; nous sommes accompagnés par neuf musiciens cordes et entourés d'une vingtaine de retraités joueurs d'échecs. La scène est filmée en un travelling de dix minutes.

La deuxième partie du triptyque (milieu de partie) s'ouvre sur une voix-off (toujours tournée dans le même espace noir et blanc) qui s'interroge sur le moyen de compter les étoiles dans le ciel. La scène se passe sur le mont Saint Helens dans l'État de Washington. Il s'agit d'un volcan en activité dont la dernière éruption remonte à 1980 et a laissé de profondes marques dans le paysage alentour : la végétation est rare et le sol est jonché de troncs carbonisés, couchés par le souffle de l'explosion. Dans cette séquence, j'installe mon propre observatoire, une construction personnelle pour une personne au bord du cratère fumant du Mont Saint Helens.

La dernière scène, ou fin de partie, commence après une voix off (émanant toujours de la même pièce noir et blanc) expliquant pourquoi il est impossible d'accorder parfaitement un piano, car la théorie de la musique s'appuie sur une base faussée (en raison du comma pythagoricien). Dans cette scène, on me voit au milieu d'un paysage rude et désertique ponctué de collines ondulantes, en train de pousser une voiture remplie de matériaux de construction destinés à bâtir une petite maison d'ermite. À un endroit donné, je construis

cette maison et j'y pénètre ; on reconnaît alors la pièce où était filmée la voix off. Une fois à l'intérieur, je m'assieds, tandis que la musique et la partie d'échec prennent fin. La partie se termine par un pat, notion que j'explique brièvement. Le plan suivant est tourné en extérieur : la caméra s'élève lentement (depuis un hélicoptère), jusqu'à laisser apparaître la faille de San Andrea.

Il s'agit d'une faille active à la jonction des plaques pacifique et nord-américaine, qui est responsable de la plupart des tremblements de terre en Californie et devrait provoquer un séisme majeur (surnommé « the Big One ») dans les quarante ans à venir.

Aux échecs, le pat symbolise un équilibre éternel ; c'est en cela qu'il est lié à l'équilibre temporaire des plaques tectoniques qui s'affrontent.

J'ai commencé à travailler à ce projet pendant l'été 2007 et l'ai achevé au printemps 2009.

Guido van der Werve